cié par Paul, associé même par Alexandre aux travaux de la Commission législative, il ne se retrouve plus lui-même dans la liberté et dans l'emploi qu'on lui offre à nouveau de son intelligence. Il n'a pas résisté à la terrible épreuve qui lui a été imposée. Obsédé par des terreurs continuelles, voyant partout des pièges, des périls et des menaces, il se donne la mort — sur une phrase, dit-on, d'un haut fonctionnaire lui demandant *s'il n'a pas eu assez d'un voyage en Sibérie.*

Dernier trait caractéristique aussi : il s'empoisonne en avalant d'un trait une bouteille d'eau-de-vie. Les idées philosophiques avaient encore du chemin à faire en Russie.

CHAPITRE II

HOMMES DE LETTRES, SAVANTS ET ARTISTES (1).

I. Échange d'amabilités avec les hommes de lettres de l'Occident. — Le culte de sainte Catherine. — La Harpe. — Dorat. — Les abbés. — Sceptiques et dissidents. — Mademoiselle de Lespinasse. — L'abbé Galiani. — Rulhière. — Chappe d'Auteroche. — Hommes de lettres français à la cour de Sémiramis. — Mercier de la Rivière. — Senac de Meilhan. — II. Écrivains et poètes russes. — Soumarokof. — Dierjavine. — Un *chéquard* du XVIIIe siècle. — Les imitateurs russes de Voltaire. — Le prince Bielossielski. — Les deux Chouvalof. — III. L'art de l'Occident en Russie. — Les artistes français à Saint-Pétersbourg. — Falconet. — *Les années de son impatience.* — La dette non payée. — Clérisseau. — Houdon. — Madame Vigée-Lebrun. — Les artistes russes. — Lossienko.

I

Dans ce royaume européen de l'Esprit, qui fut sien au dire de quelques-uns des plus brillants sujets qu'elle pût y trouver et dans les limites duquel elle réclama, en effet, sinon toutes les charges, du moins tous les honneurs de la souveraineté, Catherine attribuait à la philosophie une place privilégiée. Pourtant les lettres, les arts et les sciences même eurent aussi auprès d'elle leur part de faveur. C'est cette part que nous voudrions déterminer plus exactement ici (2).

Créatrice de gloires littéraires, artistiques ou scientifiques, Catherine ne se soucia pas de l'être; elle s'annexait les gloires

(1) Outre les sources citées au chapitre précédent, voy. *Almanach des Muses;* Annienkof, *Matériaux pour la biographie de Pouchkine; Correspondance de Catherine avec Falconet* (Recueil de la Société Impériale d'histoire russe, XVII); *Même Correspondance* avec divers (Archive russe, 1863); *Correspondance de Falconet,* publiée par Cournault; *Correspondance de l'abbé Galiani; Biographie d'André Chouvalof,* dans l' « Archive russe », 1881, III; *Documents et Mémoires divers,* dans l' « Archive russe », 1866, 1874, et dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », XLIV; Pingaud, *Les Français en Russie;* Poltoratski, *Les deux Chouvalof* (Bulletin du Bibliophile belge, 1849, VI); Ségur, *Mémoires;* Stassof, *Étude sur Houdon* (Ancienne et nouvelle Russie, 1877, I).

(2) Voy. *Le roman d'une Impératrice,* p. 428-457.

existantes, ainsi que des provinces polonaises ou turques. Elle distribuait des compliments en abondance toujours, des médailles d'or ou de bronze, plus souvent de bronze, et de temps à autre quelques écus : à Sedaine pour ses comédies, à Guys pour son *Voyage de la Grèce,* à l'abbé de Saint-Sulpice pour ses établissements philanthropiques, à La Harpe, à Dorat, à Marmontel, à Volney, à l'abbé Galiani. Elle envoyait des fourrures à mademoiselle Clairon, à Lekain, à Preville, à Bellecour. Elle achetait à Philidor le *Carmen sæculare,* partition plus vantée qu'aimée du public; à un Capucin de la rue Saint-Honoré, le Père Chrysologue, un planisphère de son invention. Elle se montrait plus généreuse, moins économe de son argent dans les achats de collections, car là on échangeait des espèces contre des réalités; elle offrait cinq cent mille livres pour avoir le *cabinet* de Pellerin, le célèbre numismate, qui restait *Velche,* lui, et préférait céder à Louis XVI pour une somme moitié moindre cette collection sans rivale. Elle faisait demander au Roi une augmentation de pension pour madame d'Épinay. Elle écrivait de sa main jusqu'à trois brouillons d'une lettre flatteuse à envoyer à Marmontel, et elle y joignait une traduction imprimée de son *Bélisaire,* à laquelle les Orlof, les Chouvalof et les Tchernichof avaient collaboré avec elle. Tout cela lui valait, en retour, des hommages allant volontiers jusqu'à la servilité, des panégyriques poussés fréquemment jusqu'à la déification.

Des uns et des autres, la France apportait le plus riche tribut, comme c'était elle aussi qui récoltait la plus ample portion des menues faveurs et des largesses distribuées par Sémiramis. « Si votre auguste aïeule a mérité l'immortalité en Russie, « c'est en France qu'elle l'a obtenue », dira Suard à l'empereur Alexandre en 1814, et il ne fera qu'exprimer l'exacte vérité. La Harpe et Dorat rimaient en l'honneur de la grande Catherine des épîtres modelées sur celle de Boileau à Louis le Grand; Thomas consacrait les dernières années de sa vie à glorifier, dans une *Pétréide* assez fâcheuse, l'héritière et la continuatrice de Pierre Ier. Volney, qui depuis... mais alors,

en 1788, encore, écrivant ses *Considérations sur la guerre des Turcs avec les Russes,* s'appliquait à y justifier le système politique adopté par l'Impératrice en Orient. Dans son *Tableau de Paris,* Mercier proposait en exemple au Dauphin la conduite de la grande souveraine, — non pas sa conduite privée sans doute. L'Église elle-même se mettait de la partie, bien que la sainte Catherine de Voltaire ne parût pas, à première vue, posséder les qualités requises pour figurer dans son Calendrier. Ses desservants se montraient des plus empressés aux coups d'encensoir, depuis l'abbé Gaubert, auteur obscur d'un fade poème recompensé par une médaille, et l'abbé Roman, auteur du poème de l'*Inoculation* dédié à la souveraine, jusqu'à l'abbé de Lubersac, qui saisissait le prétexte des visites faites par le grand-duc Paul aux établissements de Paris, en 1782, pour entretenir ses lecteurs de ceux de Saint-Pétersbourg qu'il supposait de confiance tout aussi magnifiques, sinon plus.

Ainsi propagé et pratiqué avec cette ferveur, le culte de sainte Catherine ne rencontrait que peu de récalcitrants : Mably faisant quelques réserves au sujet de la politique suivie par la grande Impératrice en Pologne; Raynal qualifiant de comédie la fameuse Assemblée législative de Moscou; Rousseau encore se dérobant aux avances qui lui venaient de ce côté, par habitude peut-être, plutôt que par conviction. Dans le clan féminin, quelques froideurs se manifestaient, voire même des révoltes individuelles nettement prononcées : le *souffre-douleur* impérial en personne n'arrivait pas, quoi qu'il fît, à exciter la dévotion de mademoiselle de Lespinasse. « Grimm « est de retour », écrivait-elle, « je l'ai accablé de questions; « il peint la Tsarine non pas comme une souveraine, mais « comme une femme aimable, pleine d'esprit, de saillies et de « tout ce qui peut séduire et charmer. Dans tout ce qu'il me « disait je reconnaissais plutôt cet art charmant d'une cour- « tisane grecque que la dignité et l'éclat de l'Impératrice d'un « grand empire (1). » Madame du Deffant se montrait scep-

(1) A l'abbé Galiani.

tique, et, correspondant avec celle-ci, sa *grand'maman* la duchesse de Choiseul se laissait aller au sujet de Sémiramis et de ses relations avec Voltaire à une verbeuse et violente diatribe. En 1794, madame de Staël écrivant à Meister, l'ami et le collaborateur de Grimm, à propos d'une conspiration contre le régent de Suède fomentée par Catherine, disait : « Votre Impératrice nous a bien tourmentés. On dit qu'elle « sait jusqu'à mon existence. Je voudrais bien ignorer la « sienne. »

Il y avait aussi quelques dissidents, fervents à leur manière, mais faisant Église à part. Tout en figurant dès 1770 parmi les adeptes les plus convaincus de la foi « catherinienne », l'abbé Galiani se refusait à en admettre tous les dogmes, selon l'enseignement du grand prêtre de Ferney. Celui de la *tolérance* par exemple, inscrit dans le *credo* voltairien parmi les vertus pratiquées par sainte Catherine, lui paraissait inacceptable. Il s'en confessait ainsi à d'Alembert : « *Sa* Catherine est une « maîtresse femme, *parce qu'elle est intolérante* et conquérante, « et tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut « l'être. » Il est vrai qu'il se plaisait parfois à signer ses lettres du nom de *Machiavelini*, et son schisme ne l'empêchait pas de concourir avec Diderot pour le projet d'une inscription à placer au bas de la statue de Pierre le Grand et à tourner, de façon que l'œuvre de Falconet se transformât en un monument élevé à la gloire de la grande Catherine. Il fit assaut d'épigraphie latine :

Catharina II Augusta
Mater senatus, Mater castrorum
Mater Patriæ, etc.

Catherine fut mieux inspirée par l'intérêt de sa gloire et écrivit simplement :

Petro primo
Catharina secunda.

Mais elle acheta à l'abbé un cabinet de livres et d'estampes, composé par son frère, Bernard, l'éditeur laborieux de Vitruve,

en en donnant le prix par lui réclamé. Il y eut ensuite une petite difficulté entre eux au sujet d'une médaille qui se fit trop longtemps attendre. Mais le *souffre-douleur* impérial eut seul à en pâtir. « Monstre d'oblivion », lui écrivit l'abbé, « que voulez-vous de moi avec vos agaceries et vos flatteuses « espérances? Ne voyez-vous pas que mon guignon est tel qu'il « change l'ordre et la nature de l'univers? Trouvez-vous naturel « qu'une souveraine, qui a versé des millions en présents, qui « les répand comme le soleil sa lumière sur les justes et sur les « indignes, soit restée trois ou quatre ans sans savoir se déter- « miner à vous expédier pour moi une médaille de bronze? « J'enrage contre mon incroyable destin. » Mais la médaille arriva enfin, et Grimm n'eut garde sans doute de ne pas communiquer au destinataire le passage de la lettre impériale, où il en était question : « Qu'est-ce qu'il y aurait de si extraor- « dinaire, s'*il* était au revers d'une médaille? N'y a-t-on jamais « vu de génies? » Et du coup, l'abbé ne se plaignit plus de sa destinée. Il fit son testament, où il recommanda d'offrir pour trois cents ducats à un amateur, qui avait manifesté le désir d'en faire l'acquisition, sa célèbre épée du duc de Valentinois, et, s'il refusait le marché, d'en faire hommage respectueux à l'Impératrice de Russie, « comme souvenir d'une « reconnaissance infinie pour tous ses bienfaits ».

Rulhière, qui n'eut jamais de médaille, pas même de médaille en bronze, fit pourtant hommage à la souveraine d'un sacrifice autrement précieux encore. Dans la préface de la première édition de son *Histoire de la Révolution de Russie* publiée en 1797 seulement, comme on sait, après sa mort et après celle de Catherine, le délai ainsi apporté à la mise au jour de l'ouvrage est attribué à un engagement d'honneur qu'aurait pris l'auteur, après avoir refusé une somme de trente mille livres offerte par la souveraine pour quelques corrections et suppressions auxquelles il avait refusé de consentir. Nous sommes, d'ailleurs, laissés dans l'incertitude sur les motifs par lesquels il se serait laissé inspirer en souscrivant, au défaut de cette concession, à un moyen terme qui pourrait sembler plus

avantageux pour Catherine; et Diderot, qui intervint dans la négociation et correspondit à ce sujet avec Falconet, ne nous en apprend pas davantage. *Le bibliothécaire de l'Impératrice* fut un des premiers à lui conseiller la suppression de l'ouvrage, bien que l'auteur y eût représenté la souveraine, « notre sou- « veraine », écrivait-il à Falconet, « comme une maîtresse « femme, comme un *gran cervello di principessa* ». Catherine aurait voulu s'en convaincre elle-même; mais l'auteur refusait de se séparer de son manuscrit ou d'en envoyer une copie; il affectait de n'avoir jamais eu l'intention de publier le livre et de ne l'avoir composé que pour satisfaire la curiosité de quelques amis. Elle ne s'en montrait pas moins inquiète. Les amis ainsi privilégiés étaient d'abord assez nombreux : d'Alembert lut le manuscrit, après la comtesse d'Egmont, et aussi madame Geoffrin et encore beaucoup d'autres. Et ils avaient beau, les uns et les autres, se répandre en protestations rassurantes, d'Alembert déclarant qu'il préférait la vérité présentée par Rulhière à toutes les apologies, et le duc de la Rochefoucault faisant entendre qu'il y avait trouvé « pas une belle confes- « sion », certes, mais « une belle vie »; Diderot enfin revenant à la charge pour préciser ses indications : « Si Vous faites, « Madame, très grand cas des bienséances et des vertus, gue- « nilles usées de votre sexe, cet ouvrage est une satire contre « Vous; mais si les grandes vues, les idées mâles et patrio- « tiques Vous intéressent davantage, l'auteur Vous y montre « comme une grande princesse, et, à tout prendre, il Vous « fait plus d'honneur que de mal (1). »

Catherine avait ses raisons pour se montrer défiante. Il ne s'agissait pas seulement pour elle du souci de sa propre réputation. Elle savait par l'exemple de l'abbé Chappe comment un Français en arrivait, à cette époque, à parler de la Russie elle-même et des Russes, après avoir fait quelque séjour parmi eux. Elle savait peut-être aussi à quoi s'en tenir sur les impressions personnelles de l'ancien secrétaire d'ambassade. Son *cabinet*

(1) Conversation rapportée dans une dépêche de Durand, Saint-Pétersbourg, 9 novembre 1773. (Archives des affaires étrangères.)

noir ne fonctionnait pas pour rien, et telle lettre de Rulhière adressée de Saint-Pétersbourg à Rousseau avait pu, en y passant, mettre sous ses yeux des phrases de ce goût :

« Votre traité de l'éducation n'est pas encore parvenu en « Russie; ce peuple qui joint à toutes les ambitions celle de « passer pour cultiver les belles-lettres et la philosophie n'a « en bibliothèques et en imprimeries que les restes en déca- « dence des établissements de Pierre Ier. »

Ou bien encore :

« Ce que Vous dites des Russes nous a frappé par sa vérité... « Le caractère distinctif de ce peuple est précisément le génie « ou plus communément le talent de l'imitation. Tous les « Russes possèdent, chacun dans sa médiocrité, ce que leur « Tsar possédait en grand; vrais singes à qui ce don national « eût sans doute fait faire de rapides progrès dans les arts, si la « vanité, défaut non moins national, n'en balançait les effets. »

Diderot conseilla d'arranger les choses en ramenant Rulhière à Saint-Pétersbourg, où une place de consul pourrait lui être offerte. Mais ses relations avec Voltaire avaient donné à Catherine des idées particulières sur la manière de traiter avec les gens de lettres des affaires de cette espèce. Elle envoya à son représentant à Paris l'ordre d'acheter le manuscrit. Par malheur, le prince Galitzine, un homme aimable et aimé dans le monde littéraire, ne se trouvait pas à son poste. Ce fut Hotinski, un chargé d'affaires, qui eut à faire la démarche. Le résultat en fut fâcheux : Rulhière jeta à la porte le messager de l'Impératrice. Peut-être celui-ci n'y avait-il pas su mettre les formes. Ce fut l'avis de Diderot : « L'argent s'accepte ou se refuse « selon les gens qui le proposent », déclara-t-il sentencieusement. Il s'entremit à son tour et réussit mieux. Cela se passait en 1768. Cinq ans après, pendant le séjour du philosophe à Saint-Pétersbourg, Catherine le pressa encore de questions au sujet du terrible manuscrit mis sous clef, mais lui faisant toujours craindre une surprise. Elle devait mourir sans en connaître le texte. Trente ans plus tard, ayant lu le livre enfin publié, la princesse Dachkof se disait persuadée qu'elle se